

Brûler dans l'eau, se noyer dans les flammes



AU DIABLE VAUVERT

Charles Bukowski

Brûler dans l'eau, se noyer dans les flammes

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par ROMAIN MONNERY



Du même auteur au Diable vauvert

SUR L'ÉCRITURE, anthologie, 2017, 2023

TEMPÊTE POUR LES MORTS ET LES VIVANTS, poésie, 2019, 2021

SUR L'ALCOOL, anthologie, 2020

THERE'S NO BUSINESS, nouvelle illustrée

par R. Crumb, 2020

BRING ME YOUR LOVE, nouvelle illustrée

par R. Crumb, 2021

SUR L'AMOUR, anthologie, 2022

SUR LES CHATS, anthologie, 2023

LES JOURS S'EN VONT COMME DES CHEVAUX SAUVAGES DANS LES
COLLINES, anthologie, 2025

Titre original: BURNING IN WATER DROWNING IN FLAME

ISBN: 979-10-307-0783-0

© Charles Bukowski, 1963, 1964, 1965, 1966, 1967, 1968, 1974. All rights reserved. First Ecco edition 2003.

© Éditions Au diable vauvert, 2026, pour la traduction française

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

Pour Steve Richmond

Préface de l'auteur

Les poèmes des trois premières sections de ce livre datent des années 1955-1968 et ceux de la dernière section sont les textes plus récents de la période 1972-1973. Le lecteur pourrait se demander ce qui s'est passé de 1969 à 1971, dans la mesure où l'auteur a déjà disparu (littéralement) de 1944 à 1954. Mais pas cette fois. Le recueil *The Days Run Away Like Wild Horses Over The Hills*¹ (Black Sparrow Press, 1969) contient les poèmes de fin 1968 et la plupart de 1969, auxquels il faut ajouter une sélection de textes extraits de cinq petites brochures de mes débuts qui ne figurent pas dans les trois premières sections de ce livre. *Mockingbird Wish Me Luck* (Black Sparrow Press, 1972) comprend des poèmes écrits de fin 1969 à début 1972. Alors, pour mes critiques, lecteurs, amis, ennemis, ex-maîtresses et amantes en devenir, le présent volume contient, au même titre que *Days* et *Mockingbird*, ce que j'aime à considérer comme mes meilleurs textes écrits durant ces dix-neuf dernières années.

7

Chacune de ces sections ravive des souvenirs particuliers. Pour *It Catches My Heart In Its Hands* / *Ça prend Mon cœur Dans Ses mains* j'ai dû me rendre à La Nouvelle-Orléans.

1. *Les Jours s'en vont comme des chevaux sauvages dans les collines*, Au diable vauvert, 2025. (NdE)

L'éditeur voulait d'abord vérifier que j'étais un être humain décent. En prenant le train à la Union Station juste en dessous de l'annexe terminale du bureau de poste où je travaillais pour le compte de l'Oncle Sam, je me suis assis dans le wagon-bar où j'ai sifflé du scotch, direction La Nouvelle-Orléans, dans le but d'être évalué et jugé par un ex-taulard qui possédait une vieille presse d'imprimerie. Jon Webb estimait que la plupart des écrivains (et il en avait rencontré des bons, à commencer par Sherwood Anderson, Faulkner, Hemingway) étaient des êtres humains détestables dès lors qu'on les éloignait de leurs machines à écrire. Je suis arrivé, ils m'ont accueilli, Jon et sa femme, Louise, on a picolé et discuté pendant deux semaines, ensuite Jon Webb a dit: « T'es une raclure, Bukowski, mais je vais quand même te publier. » J'ai quitté la ville. Mais ça n'était pas terminé. Peu de temps après, ils ont rappliqué tous les deux à Los Angeles avec leurs deux chiens dans un hôtel juste à côté du quartier des clochards. Nouvelle évaluation. Tchatche et picole. J'étais toujours une raclure. Au revoir. Signes de la main depuis la fenêtre du train. Louise pleurait derrière la vitre. *It Catches* a été publié...

La majorité des poèmes de *Crucifix In A Deathhand / Crucifix Dans Une Main sans vie* ont été écrits lors d'un mois très chaud, aussi chaud que lyrique, de l'année 1965. Je descendais dans la rue et je titubais; je titubais tout en étant sobre, j'entendais des cloches, des hurlements de chiens blessés, mes propres hurlements, tout ça. Je traversais une période de crise ou un trou noir suite à la publication de *It Catches*, et Jon et Louise m'avaient rapatrié à La Nouvelle-Orléans. J'habitais près de chez eux, juste au coin de la rue, chez une grosse femme gentille dont

l'ex-mari (qui était mort) avait failli devenir champion du monde des poids welter ou poids moyen, je sais plus exactement. Chaque soir je me rendais chez Jon et Louise et on refaisait le monde jusqu'au petit matin accoudés à une petite table dans la cuisine, discutant, picolant, pendant que les cafards couraient sur le mur en face de nous (ils aimaient particulièrement tourner autour d'une ampoule dénudée qui sortait du mur).

Je rentrais chez moi et me réveillais aux alentours de 10 h 30, dans un sale état. Je m'habillais pour me rendre chez Jon. L'imprimerie était en sous-sol et depuis la rue je jetais un coup d'œil avant de frapper. Je pouvais le voir par la fenêtre, calme, détendu, même pas l'ombre d'une gueule de bois, glissant mes pages de *Crucifix* dans la gueule de la presse en fredonnant.

« T'as des poèmes, Bukowski? » il me demandait quand j'entrais. (Il fallait être prudent: glisser des poèmes dans la gueule d'une presse en état de veille peut vite aboutir à du journalisme.)

Jon devenait carrément glacial si j'avais pas une poignée de poèmes sous la main. Dès lors, la compagnie de ce salopard devenait tout de suite moins agréable, et je retournais fissa dans ma piaule taper à la machine. Le soir, si je lui ramenaï une petite liasse de poèmes, son humeur s'améliorait.

Alors je continuais à écrire des poèmes. On picolait avec les cafards, l'appart était petit, et les pages 5, 6, 7 et 8 étaient empilées dans la baignoire, personne ne pouvait se doucher, et les pages 1, 2, 3 et 4 étaient dans un grand coffre, et très vite, on a commencé à manquer de place.

Il y avait des piles de pages de deux mètres de haut dans tous les sens. On se frayait un chemin aussi prudemment que possible. La baignoire avait trouvé son utilité mais le lit bloquait le passage. Du coup Jon a construit une petite mezzanine avec du bois de récupération. Ainsi qu'un escalier. Et Jon et Louise se sont installés là pour dormir sur un matelas et le lit a été bazarde. Il y avait plus de place sur le plancher pour empiler les pages. « Bukowski, Bukowski de partout ! Je vais devenir folle ! » disait Louise. Les cafards tournaient en rond, on buvait des coups, et la presse avalait mes poèmes. Une époque très étrange, et de là est né *Crucifix*...

Je passais parfois chez John Thomas et j'y restais toute la nuit. On prenait des cachetons, on picolait, on discutait. Enfin, John se contentait des cachetons pendant que moi je tisiais *en plus*, et puis on refaisait le monde, là encore. John avait pour habitude à cette époque de tout enregistrer, que ce soit bon ou mauvais, intéressant ou chiant, inutile ou pas. On écoutait nos conversations le lendemain, et *c'était* un processus particulièrement instructif, en tout cas pour moi. J'ai réalisé à quel point je pouvais être lourd, arrogant et à côté de la plaque, du moins quand j'étais défoncé. Et parfois même quand je ne l'étais pas.

Un jour au cours de ces enregistrements John m'avait demandé d'apporter des poèmes pour en faire une lecture. Je me suis exécuté. Et puis je les ai laissés là-bas avant de les oublier. Les poèmes ont été balancés à la poubelle. Des mois ont passé. Un jour Thomas m'a appelé. « Ces poèmes, Bukowski, feraient un bon livre. » « Quels poèmes, John ? » Il m'a dit qu'il avait ressorti la cassette de ces poèmes et

l'avait réécoutée. « Il faudrait que je les tape à partir de l'enregistrement, c'est juste trop de boulot » je lui ai dit. « Je les taperai pour toi. » J'ai dit d'accord, et peu de temps après j'ai récupéré les poèmes sous forme dactylographiée.

À cette époque un homme roux dont la calvitie laissait apparaître un front haut et brillant venait parfois me rendre visite. Un homme aimable et méticuleux avec un léger sourire qui ne le quittait jamais. Il travaillait en tant que directeur d'une entreprise de fournitures et de mobilier de bureau, et collectionnait les livres rares. Son nom était John Martin. Il avait publié certains de mes poèmes sous forme de tracts. Il m'avait signé des chèques dans ma cuisine, pendant que je signais les tracts en face de lui avec une bouteille à portée de main. C'était le début de Black Sparrow Press, maison d'édition qui allait bientôt publier une grande portion de la poésie d'avant-garde de l'Amérique, mais ni lui ni moi ne l'aurions imaginé à l'époque.

J'ai montré à John Martin les poèmes que Thomas avait tapés à partir de l'enregistrement. J'avais vérifié ses retranscriptions, il avait fait un boulot aussi précis que minutieux. John Martin a pris les poèmes avec lui et m'a téléphoné quelques jours plus tard : « Tu tiens un recueil et j'entends bien le publier moi-même. » Et c'est ainsi que des poèmes égarés ont été retrouvés puis imprimés sous forme de livre, qui a coïncidé avec l'envol de Black Sparrow. J'ai appelé ce recueil *At Terror Street And Agony Way / À l'angle de la terreur et de l'Agonie*.

À la relecture de ces poèmes écrits entre 1955 et 1973 je trouve (pour différentes raisons) les plus récents de

meilleure qualité. Ce constat me ravit. Je n'ai, bien sûr, aucune idée de la forme que prendront mes poèmes à venir, ni même si j'en écrirai, car je n'ai aucune idée du temps qu'il me reste à vivre, mais puisque j'ai commencé à écrire de la poésie relativement tard dans ma vie, à l'âge de trente-cinq ans, pour être précis, j'aime à penser qu'on m'accordera quelques années supplémentaires, dans ce but-là. En attendant, les poèmes qui suivent devront faire l'affaire.

Charles Bukowski

30 janvier 1974

I

Ça prend
Mon cœur
Dans
Ses mains

Poèmes 1955-1963

allonge-toi
allonge-toi et attends comme
un animal

la tragédie des feuilles

je me suis réveillé la gorge sèche et les fougères étaient fanées,
les plantes en pot jaunies comme du maïs ;
ma femme avait foutu le camp
et les bouteilles vides tels des cadavres saignés à blanc
m'entouraient de toute leur inutilité ;
le soleil brillait toujours, cela dit,
et le mot de ma proprio en lambeaux luisait
d'un jaune peu flatteur ; ce qu'il me fallait maintenant
c'était un bon gros comique à l'ancienne, un bouffon
avec des blagues sur l'absurde douleur ; la douleur est
absurde
parce qu'elle existe, rien de plus ;
je me suis rasé avec soin, avec un vieux coupe-chou
cet homme qui avait été jeune
qui se vantait d'avoir du génie ; mais
ainsi va la tragédie des feuilles,
des fougères fanées, des plantes mortes ;
je me suis engagé dans le couloir
la proprio était là tapie dans l'ombre
avec son humeur de chien,
elle m'est tombée dessus,
agitant ses gros bras moites
en hurlant
réclamant son loyer à s'en écorcher la gueule
parce que le monde nous avait laissé tomber
tous les deux.

à la putain qui m'a pris mes poèmes

on dit souvent qu'on devrait garder ses poèmes à l'abri
de considérations personnelles,
rester abstrait, et c'est sans doute vrai,
mais juste ziele;
douze poèmes envolés, pas la moindre copie et tu as
embarqué
mes peintures aussi, les meilleures; c'est à couper le
souffle:
essaierais-tu de m'écraser comme les autres?
pourquoi n'as-tu pas pris mon fric? c'est ça l'usage
on attend que l'ivrogne tourne de l'œil et on lui fait les
poches.
la prochaine fois prends mon bras gauche ou un billet
de cinquante
mais pas mes poèmes:
je ne suis pas Shakespeare
mais un jour c'est bien simple
il n'y en aura plus, abstraits comme tout le reste;
il y aura toujours de l'argent des putains des ivrognes
jusqu'à la dernière bombe,
mais comme l'a dit le Seigneur,
en croisant les jambes,
j'ai pondu un tas de poètes je le vois bien,
mais de la poésie
pas tant que ça.

l'état des affaires mondiales
depuis une fenêtre du 3^e étage

j'observe une femme
pull vert clair, short bleu, longs bas noirs ;
elle porte une espèce de collier
mais sa poitrine est minuscule, la pauvre,
elle reluque ses ongles
pendant que son chien blanchâtre renifle la pelouse
en tourbillonnant comme un dératé ;
un pigeon est là aussi, qui tourne en rond,
à moitié mort avec un tic nerveux
moi je suis à l'étage en caleçon,
barbe de 3 jours, je me sers une bière et j'attends
qu'un truc se passe, littéraire ou symphonique ;
mais ils continuent de tourner, tourner, puis rapplique
un vieil homme
en fauteuil, proche de la fin, poussé par une fille
en uniforme d'école catholique ;
il y a les Alpes quelque part, et des bateaux
traversent la mer à cet instant même ;
il y a des tas et des tas de bombes H et A,
assez pour faire exploser cinquante planètes, Mars
compris
mais ils continuent de tourner en rond,
la fille roule des hanches,
et les collines d'Hollywood se tiennent là, immobiles
pleines d'ivrognes et de fous

pleines de baisers en bagnoles,
mais rien n'y fait : *che sera, sera* :
son chien blanchâtre refuse simplement de chier,
un dernier regard sur ses ongles
et la voilà repartie
tortillant sévèrement du cul
suivie par son chien constipé (pas soucieux pour un
sou),
me laissant contempler un pigeon tout ce qu'il y a de
moins symphonique.
enfin, à première vue, inutile de s'en faire :
les bombes c'est pas pour demain.